

L'ALGÉRIE D'ALBERT CAMUS 60 ANS APRÈS SA MORT*

Arzu ETENSEL İLDEM**

L'ALGÉRIE D'ALBERT CAMUS 60 ANS APRÈS SA MORT

Albert Camus est mort le 4 janvier 1960 dans un accident de voiture. Il décéda avant de voir la fin de la guerre d'Algérie qui alimente encore de nos jours les débats des historiens tant du côté français que du côté algérien. Albert Camus est un pied noir qui a passé son enfance et une grande partie de sa jeunesse à Alger. Dans son roman intitulé *Le Premier homme*, qui a été publié par sa fille Catherine Camus en 1994, Camus exprime ses idées sur la situation en Algérie vers la fin des années 1950 par le biais de ses souvenirs de jeunesse. Les textes des conférences qu'il a prononcées à partir des années 1950 confirment ses pensées. La famille de Camus est le contraire de l'image d'Epinal qui vient à l'esprit quand il s'agit des pieds noirs. Son père venait d'une famille pauvre d'origine alsacienne et travaillait dans des fermes. Il est mort dans les premiers jours de la première guerre mondiale. Sa grand-mère maternelle habitait à Belcourt, un quartier populaire d'Alger. Sa mère ne savait pas lire et écrire. Avant 1960, la situation à la campagne algérienne s'est dégradée rapidement à cause du conflit sanglant entre le FLN et l'armée française comme le souligne Camus dans *Le Premier homme*. Les Français qui cultivaient leurs terres depuis des décades ne pouvaient plus le faire. Les actes meurtriers de terrorisme perpétrés par le FLN dans la ville d'Alger étaient inacceptables selon Camus qui craignait pour la vie de sa mère qui continuait de vivre à Alger. Germaine Tillion, la célèbre anthropologue qui était en Algérie entre 1954 et 1957, a condamné et la politique du gouvernement français et les procédures du FLN. Elle a critiqué le regroupement des populations dans des camps et l'encouragement de l'émigration des paysans vers les grandes villes qu'elle a jugés comme des pratiques désastreuses de la part du gouvernement français. D'autre part, elle a condamné tous les actes de terreur et a traité les responsables du FLN « *d'assassins* ». « *L'Appel à une trêve civile* » de Camus en 1956 n'a pas été entendu et la catastrophe finale, c'est-à-dire l'exode massif des Français d'Algérie, partiellement causé par l'intervention au dernier moment de l'OAS (l'Organisation de l'armée secrète), n'a pas pu être évité.

Mots-clés : *Albert Camus, terrorisme, Germaine Tillion, guerre d'Algérie, le Premier homme, Conférences et discours 1936-1958, Alain Vircondelet, image d'Epinal*

ALBERT CAMUS' ALGERIA 60 YEARS AFTER HIS DEATH

Albert Camus died on January 4, 1960 in a car accident. He passed away before seeing the end of the Algerian war, which today still fuels the debates of historians on both French and Algerian sides. Albert Camus is a pied noir who spent his childhood and a large part of his youth in Algiers. In his novel entitled *The First Man*, which was published by his daughter Catherine Camus in 1994, Camus expresses his ideas about the situation in Algeria in the late 1950s through his memories of his youth. The texts of the lectures he gave from the 1950s confirm his thoughts. Camus' family is the opposite of the image of Epinal that comes to mind when referring to pied noir. Camus' father came from a poor family of Alsatian origin and worked in farms. He died in the early days of the First World War. Her maternal grandmother lived in Belcourt, a popular district of Algiers. His mother could not read and write. Before 1960, the situation in the Algerian countryside deteriorated rapidly because of the bloody conflict between the FLN and the French army, as Camus points out

* Geliş tarihi: 01.01.2021 – Kabul tarihi: 15.01.2021

** Professeur au Département de Langue et Littérature françaises, Faculté de Langues et d'Histoire-Géographie, Université d'Ankara, ildem@ankara.edu.tr, ORCID: 0000-0003-2311-8995

in *Le Premier homme*. The French who had cultivated their land for decades could no longer do so. The murderous acts of terrorism perpetrated by the FLN in the city of Algiers were unacceptable according to Camus, who feared for the life of his mother who continued to live in Algiers. Germaine Tillon the famous anthropologist, who was in Algeria between 1954 and 1957, condemned the policies of the French government as well as the procedures of the FLN. She criticized the regrouping of populations in camps and the encouragement of the emigration of peasants to big cities which she deemed to be disastrous practices on the part of the French government. On the other hand, she condemned all acts of terror and called FLN officials “murderers.” Camus’ call for a civil truce (*Appel à une trêve civile*) in 1956 was not heard and the final catastrophe, the massive exodus of the French from Algeria, partly because of the intervention, at the last moment, of the OAS (Organization of the Secret Army), could not be avoided.

Keywords: *Albert Camus, terrorism, Germaine Tillon, Algerian war, the First man, Conferences and speeches 1936-1958, Alain Vircondelet, image of Epinal*

Albert Camus est mort le 4 janvier 1960 dans un accident de voiture. Il avait passé les vacances de Noël avec sa famille et ses amis les Gallimard dans la nouvelle propriété, qu’il avait achetée dans le Var. L’endroit lui faisait penser à son Algérie natale. A l’heure du retour à Paris, les enfants ont pris le train et Camus, au dernier moment, a préféré accompagner son ami Michel Gallimard en voiture. Le destin a voulu qu’il meure sans avoir vu l’indépendance de l’Algérie en août 1962. Nous ignorons quelle aurait été la réaction de l’écrivain face à cet événement qui a marqué l’histoire française du 20^{ème} siècle. Bien des années après, la guerre d’Algérie continue d’alimenter les débats en France et en Algérie. En septembre 2018, Emmanuel Macron a reconnu la responsabilité de l’armée française dans la torture et le décès de Maurice Audin, un mathématicien français arrêté en 1957, soupçonné d’aider les militants du FLN. Cette déclaration qui a été qualifiée de « louable » par certains et notamment le gouvernement algérien, a soulevé un tollé de protestations chez d’autres. D’ailleurs la France n’a accepté de redéfinir « les événements d’Algérie » comme « la guerre d’Algérie » qu’en 1999, ce qui montre l’ampleur du débat suscité. Le jour de l’accident il y avait dans la sacoche d’Albert Camus un manuscrit : la dernière œuvre de l’écrivain. Ce manuscrit, qui a été publié par sa fille Catherine Camus en 1994, portait un titre donné par Camus lui-même : *Le Premier homme*. Camus avait conçu ce roman comme une autobiographie : il voulait parler de lui, de sa famille et de son enfance en Algérie. On attendait la publication de ce livre pour mettre en lumière sa position déchirée sur l’indépendance de l’Algérie. Dans la première partie du *Premier homme* intitulée *Recherche du père*, l’auteur évoque d’abord la naissance de Jacques Cormery (Camus lui-même dans le roman) à Mondovi. Une quarantaine d’années après, sans qu’il y ait de transition, Camus/Cormery visite la tombe de son père en Bretagne, et il se rend à Alger pour revoir sa mère. La présence de sa mère l’entraînera dans les souvenirs de son enfance passée à Alger. Le dernier chapitre de cette partie est le retour de Cormery à Mondovi 40 ans après sa naissance. Dans la deuxième partie du roman intitulée *le fils ou le premier homme*, Camus/Cormery va évoquer ses années d’adolescence au lycée Bugeaud à Alger. Dans ce roman inachevé, décousu et énigmatique, Camus se cache derrière Cormery pour exprimer ses idées par le biais de ses souvenirs. Notre but dans cet article, qui ne peut être qu’une introduction à ce vaste sujet qu’est Camus et l’Algérie, est de retourner à l’Algérie d’avant 1960, qui soulève tant de passions, et de rappeler certaines étapes et certains aspects de son histoire en partant

du *Premier homme* d'Albert Camus. Dans ce retour au passé, nous allons suivre un plan en quatre parties : l'image d'Epinal, la situation à la campagne et dans les villages, la situation à Alger et l'exode final que Camus n'a pas vécu.

L'image d'Epinal

Après leur départ forcé d'Algérie, les pieds noirs ont été mal accueillis en France. Selon une idée reçue très courante dans la population française, « *les pieds noirs étaient des capitalistes de haut vol qui avaient des fortunes en banque. L'image du colon, image d'Epinal si contestable, était le seul critère auquel ils s'accrochaient.* »¹ Cette image qui représentait tous les pieds noirs était forcément erronée, à commencer par la famille d'Albert Camus. L'écrivain algérien Boualem Sansal, dans son roman *Rue Darwin* fait référence à Belcourt, quartier populaire d'Alger, où vivait le protagoniste de son roman :

*Ici tout commence par la fin, dans l'effroi et le grouillement de la misère, «vivre c'est ne pas se résigner» avait dit cet autre enfant de Belcourt, un certain Camus, Albert, un ressortissant de la rue de Lyon, le fils de la vieille Catherine, la voisine du quartier. Lui aussi est venu d'un pays lointain, un lieu sans passé ni avenir, Mondovi sur la carte, le bout du monde, et de même, un jour, il est parti vers un autre, nous laissant la terrible nouvelle d'un monde radicalement absurde. Je dirais que c'est du pareil au même, se résigner, ne pas se résigner ne change rien à l'affaire, chez les pauvres, la vie se passe de leur avis. Et pauvres nous l'étions plus que d'autres.*²

Après sa naissance à Mondovi, Camus est allé vivre avec sa mère chez sa grand-mère maternelle qui habitait à Belcourt. Belcourt abritait une population mixte d'Arabes et d'Européens qui jouissaient de revenus très modestes. Le contraire, en somme, de l'image d'Epinal. Mondovi qui s'appelle de nos jours Dréan, est le village où est né Camus. Son père avait trouvé un travail dans une ferme un peu en dehors du village. D'origine modeste le père avait appris à lire et à écrire sur le tard ; sa famille était originaire d'Alsace. Le village de Mondovi a été fondé par des immigrés français qui sont arrivés en Algérie après la révolution de 1848 : on les appelait « *les quarante-huitards* ». En les envoyant en Algérie l'État français leur avait promis « *une habitation et de 2 à 10 hectares de terre* »³. L'État français qui s'était approprié la terre des Algériens après la conquête de 1832, avait disposé de cette terre à sa guise, et l'avait distribuée aux immigrés qui l'avaient considérée par la suite comme leur propriété. L'installation à Mondovi qui se trouve près de la frontière avec la Tunisie, au sud du port de Bône, Annaba de nos jours, n'avait pas été facile. Les Français avaient dû vivre longtemps sous des tentes, affronter les intempéries et le choléra. « *Les deux tiers des émigrants étaient morts là comme dans toute l'Algérie sans avoir touché la pioche et la charrue.* »⁴

Après ces débuts difficiles, les immigrés français avaient lancé « le défi » de cultiver la terre et « *de faire sortir des plaines de Miliiana des champs odorants d'orangers et de citronniers.* »⁵ Alain Vircondelet, un auteur pied noir, ne remet pas en question le fait que les terres cultivées appartenaient de plein droit à ses ancêtres. Il cite les paroles de Rachid Boudjedra qu'il juge très injustes envers les pieds noirs. Pour Boudjedra les Français qui s'installèrent en Algérie étaient les rebus de leur pays :

Voyous des grandes villes lépreuses, assassins épargnés par la guillotine, misérables cultivateurs qui végétaient dans leur poussière, pouilleux des périodes de grandes

*famines (...), petites crapules du monde occidental en mal de terres fécondes, anciens révolutionnaires ayant tourné le dos à l'histoire, communards bannis et dérapant sur la cordée de la destinée, toute - en un mot - une humanité boursouflée et hâve (qui) découvrit le pays des jacarandas et du chèvrefeuille, des plaines alluviales à blé, à orge et à maïs, des coteaux à vigne et à vignoble, des palais en cristal, du thé à la menthe.*⁶

Cette différence d'optique est à la base de l'opposition entre les Français et les Algériens. Les Français se sont établis sur la terre algérienne et ont cultivé cette terre comme si elle leur appartenait. Ils ont voulu ignorer qu'ils l'avaient prise des autochtones arabes et berbères (Amazighs) du pays. Camus dont la famille était venue de France vers la fin du 19^{ème} siècle a souligné les difficultés endurées par les émigrés français. « *Tous les émigrés avaient atterri ici ou ailleurs dans les mêmes conditions, avec les mêmes souffrances, fuyant la misère ou la persécution, à la rencontre de la souffrance et de la pierre.* »⁷ Après avoir visité Mondovi, Camus/Cormery était touché par la souffrance de ses ancêtres qu'il aurait voulu partager après tant d'années ; il pensait que « *sa vraie patrie se trouve parmi les tombes verdies de Mondovi.* »⁸

La situation à la campagne avant 1960

A partir du début de la guerre d'Algérie en 1954, la situation économique et sociale dans les zones rurales, a commencé à se détériorer. Les paysans subissaient d'une part la pression des militants du FLN (Front de libération nationale) et de l'autre, celle de l'armée française dont le but était d'empêcher le succès des « terroristes » auprès des paysans. Lors de la visite à Mondovi de Camus/Cormery, un vieux « colon » lui a raconté les événements récents survenus dans le village. « *La ferme a été attaquée, tous les Français égorgés, les femmes violées. Le préfet a dit aux Français que dorénavant il fallait traiter les Arabes autrement, qu'une page était tournée.* »⁹ Les affrontements dans les campagnes augmentaient de jour en jour. Pour faire face à la situation, les autorités françaises allaient placer une partie de la population rurale dans des centres de regroupement ou allaient les canaliser vers les grandes villes. Germaine Tillion a été sollicitée par le gouvernement français pour accomplir une mission officielle auprès des populations civiles. Tillion qui avait fait un long séjour de recherches ethnologiques dans les Aurès entre 1934 et 1940 était connue et estimée par les Algériens. Elle n'a pas pris position du côté des autorités françaises : elle a critiqué les camps de regroupement qui ont été instaurés dans le but de priver le FLN de l'appui de la population, et la manipulation des paysans qu'on a obligé d'émigrer vers les grandes villes. Elle était atterrée par la dégradation de leurs conditions de vie, qu'elle a qualifiée de « *clochardisation* » : « *La clochardisation, c'est le passage sans armure de la condition paysanne (c'est à dire naturelle) à la condition citadine (c'est-à-dire moderne) (...). J'appelle « armure » une instruction primaire ouvrant sur un métier. En 1955, en Algérie, j'ai rêvé de donner une armure à tous les enfants, filles et garçons.* »¹⁰ Germaine Tillion a créé des centres sociaux qui offraient aux jeunes et aux adultes, femmes et hommes, des services concrets (dispensaire, secrétariat social, coopérative), entourés d'actions éducatives : alphabétisation, formation professionnelle, sanitaire, etc. « *De toutes les choses que j'ai faites dans ma vie, ce qui me tient le plus à cœur, c'est d'avoir créé les Centres sociaux en Algérie.* »¹¹ Albert Camus avait vivement soutenu l'initiative et les efforts de Tillion. Samia Henni, historienne et architecte

algérienne a critiqué, elle aussi ces déplacements de population qui étaient de la pure violence en faisant référence à Germaine Tillion : « *Germaine Tillion était contre le régime concentrationnaire puisqu'elle avait été elle-même internée durant la Seconde Guerre mondiale.* »¹²

La situation à Alger avant 1960

Le deuxième chapitre de *La recherche du père* commence avec les mots : « *Quarante ans plus tard* »¹³. Camus/Cormery, s'est rendu à Saint-Brieuc pour réaliser le désir de sa mère et visiter la tombe de son père mort au début de la première guerre mondiale. Par la même occasion il allait revoir son vieil instituteur qui habitait dans la même région. Camus, à la fin de son discours de réception du prix Nobel en 1957, avait remercié Louis Germain, son instituteur à l'école primaire de Belcourt : « *Sans vous, sans cette main tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé.* »¹⁴ Louis Germain est symboliquement placé à côté du père au début du roman. Après la visite au père et à l'instituteur, Camus/Cormery a traversé la Méditerranée en bateau, comme l'ont fait ses ancêtres. Dans son sommeil, les réminiscences de son enfance l'envahissent. A Alger, il retrouve sa mère. Sa grand-mère dont la famille venait de Mahon, une petite localité de l'île de Minorque, est morte, « *quant à sa mère, vers qui il courait maintenant, il semblait que rien ne réduirait sa douce ténacité, puisque des dizaines d'années de travail épuisant avaient respecté en elle la jeune femme que Cormery enfant admirait de tous ses yeux.* »¹⁵ Heureux de se retrouver, la mère et le fils se parlent avec émotion. Jacques questionne sa mère à propos de son père, celui dont il a vu la tombe sans rien connaître de la vie car il est parti faire la guerre quand son fils avait un an à peine. C'est un dimanche matin à Alger :

*La rue connaissait maintenant l'animation du dimanche matin. Les ouvriers, avec leurs chemises blanches fraîchement lavées et repassées, se dirigeaient en bavardant vers les trois ou quatre cafés qui sentaient l'ombre fraîche et l'anis. Des Arabes passaient, pauvres eux aussi mais proprement habillés, avec leurs femmes toujours voilées, mais chaussées de souliers Louis XV. Parfois des familles entières d'Arabes passaient ainsi endimanchées. L'une d'elles traînait trois enfants, dont l'un était déguisé en parachutiste. C'est au moment où Lucie Cormery entra dans la pièce que l'explosion retentit.*¹⁶

C'est ce genre d'attentat que Camus condamne sans retour. La paix, l'harmonie, l'équilibre d'une belle journée d'été, dans un quartier populaire d'Alger, au milieu autant d'Arabes que de Français, est brisée. Les ouvriers français, les Arabes en famille, le petit Arabe en costume de parachutiste, tous meurent, innocents, sans raison, absurdement dirions-nous, à cause d'une bombe dont le responsable est probablement le FLN. Les survivants sont furieux, un Français est sur le point de lyncher un Arabe qui n'a rien fait. Jacques Cormery le sauve au dernier moment. La mère est terrifiée : « *Tu comprends, dit-elle, je suis vieille. Je ne peux plus courir.* »¹⁷

La citation « *Entre la justice et ma mère, je choisis ma mère* » attribuée à Camus serait apocryphe. Selon le journaliste Dominique Birman, le jour où il a reçu le Prix Nobel, à une question qu'on lui a posée sur le caractère juste de la lutte menée pour l'indépendance par le FLN il aurait répondu : « *J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un*

*terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.»*¹⁸ Ce sont les attentats meurtriers qu'Albert Camus ne pouvait pas accepter. Il était prêt à discuter toutes les solutions avec les Arabes mais pas avec des terroristes qui causaient la mort des innocents. Camus a passé des écrits aux actes en lançant le 22 janvier 1956, au Cercle du Progrès d'Alger, son « *Appel pour une trêve civile* ». Si à l'intérieur de la salle, l'ambiance était plutôt fraternelle entre Arabes et Français, Germaine Tillion était présente dans l'auditoire, de violentes manifestations eurent lieu au même moment à l'extérieur où des ultras de l'Algérie française criaient « *A mort Camus* ». « *Pour intervenir sur ce point, ma seule qualification est d'avoir vécu le malheur algérien comme une tragédie personnelle et de ne pas pouvoir en particulier me réjouir d'aucune mort quelle qu'elle soit. Pendant 20 ans j'ai fait mon possible pour aider à la concorde de nos deux peuples.* »¹⁹ Camus a expliqué que seul l'accord des deux communautés pouvait sauver l'Algérie. « *En ce qui me concerne, j'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, j'y ai puisé tout ce que je suis, et je n'ai jamais séparé dans mon amitié aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient (...)* Et je ne puis me résigner à la voir devenir pour longtemps la terre du malheur et de la haine. »²⁰ Albert Camus se sentait à la fois français et algérien, il lui était sans doute impossible de choisir l'une ou l'autre de ses appartenances. Pourtant la voix de Camus n'a pas été entendue dans la mêlée.

Camus n'était pas le seul à condamner les attaques du FLN. En mai 1957 deux responsables principaux du FLN ont demandé à rencontrer Germaine Tillion. Elle a accepté la proposition et elle s'est rendue à la Casbah où elle a été reçue par Yacef Saâdi, le chef FLN de la région d'Alger. Pendant la conversation, quand il était question de terrorisme, Tillion a dit à ses hôtes qu'ils étaient tout simplement des « *assassins* »²¹ et qu'ils faisaient couler le sang des innocents. Saâdi a promis à Tillion que si les Français arrêtaient la torture et suspendaient l'exécution des militants arrêtés, il n'y aurait plus d'attentats contre les civiles. Mais cet accord n'a pas pu être respecté bien longtemps car les militaires français ont arrêté Yacef Saâdi dans les jours qui ont suivi. Germaine Tillion est intervenue après son arrestation pour que Saâdi fût jugé par le gouvernement civil et non pas par les militaires et, au tribunal, elle a témoigné en sa faveur.

L'exode final

Camus n'a pas vu le départ des pieds noirs. Sa mère est morte en 1960, quelques mois après son fils, sans avoir quitté son pays natal. L'attitude de de Gaulle a déçu les pieds noirs dès son discours de 1958 où il a prononcé son fameux « *je vous ai compris* ». Il avait sans doute compris que cette situation difficile en Algérie ne pouvait pas continuer. En septembre 1959 de Gaulle a suggéré trois solutions pour l'Algérie : « *la francisation, la sécession ou l'autonomie dans la communauté.* »²² Le général a fini par arriver à l'idée d'une « *Algérie algérienne* » le 14 juin 1960 et, à la « *république algérienne* » le 4 novembre 1960. Il allait accepter de négocier l'avenir de l'Algérie et des relations franco-algériennes avec le FLN et le GPRA (Gouvernement provisoire de la République algérienne).

Les pieds noirs refusaient de partir et d'abandonner aux mains des Arabes tout ce qu'ils avaient gagné en travaillant toute une vie. Quelques années avant le départ, Camus a décrit dans *Le Premier homme* ce dépit, cette colère voire cette rage qu'a éprouvée le

pied noir devant l'obligation de tout laisser derrière lui. A Mondovi, le fermier qui vivait dans la ferme où l'écrivain est né, a expliqué à Camus/Cormery les événements qui se sont déroulés dans le voisinage. Après l'attaque des militants du FLN qui ont tué les hommes et violé à mort les femmes, le préfet avait donné l'ordre d'évacuation. Le vieux fermier qui avait reçu cet ordre a ouvert ses cuves pleines de vin pour laisser couler le vin sur la terre, il avait équipé un tracteur en défonceuse et pendant trois jours il a arraché ses vignes, il a détruit le labeur de toute sa vie et puis, il a fait ses bagages pour partir. Au jeune capitaine qui lui demandait des explications il a dit : « *Jeune homme, puisque ce que nous avons fait ici est un crime, il faut l'effacer* »²³ et aux ouvriers arabes qui lui demandaient ce qu'ils allaient faire il a répondu : « *Si j'étais à votre place j'irais au maquis. Ils vont gagner. Il n'y a plus d'hommes en France.* »²⁴ L'amertume de Camus/Cormery est manifeste. C'est cet attachement à la terre, à leur labeur, à leur campagne ou à leur ville, qui a causé le drame des pieds noirs. Dans un article qui date de 1955 Albert Camus avait affirmé : « *80% des Français d'Algérie ne sont pas des colons mais des salariés ou des commerçants.* »²⁵ Jeanyves Guérin indique que Camus est contre le discours officiel de l'époque, « *Camus a écrit dans un article que l'Algérie n'est pas la France mais il a ajouté aussitôt qu'elle abrite pourtant plus d'un million de Français.* »²⁶

Quand il a lancé son « *appel pour une trêve civile* » en 1956, Camus avait prévu ce qui arriverait s'il n'était pas entendu : « *Le divorce définitif, la destruction de tout espoir, et un malheur dont nous n'avons encore qu'une faible idée.* »²⁷

Les promesses faites durant les Accords d'Evian qui sont le résultat des négociations entre les représentants du gouvernement français et du gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA) n'ont pas été tenues : les Français qui le souhaitaient, pouvaient rester en Algérie. Pourtant les interventions de l'OAS (Organisation de l'armée secrète) ont envenimé la situation. « *L'OAS avait expliqué aux Français les garanties d'Evian par cette formule : Trois ans pour choisir entre la valise et le cercueil.* »²⁸ Finalement la majorité des pieds noirs ont préféré abandonner leur pays natal plutôt que de risquer leur vie.

La guerre d'Algérie continue de susciter un grand intérêt, et un grand nombre d'ouvrages littéraires et scientifiques apparaissent chaque année sur ce sujet. *Le Premier homme* d'Albert Camus, un roman entre autobiographie et autofiction, est pour le grand écrivain disparu trop tôt, une occasion de décrire la situation inquiétante de l'Algérie. Dans ses conférences, Camus a exprimé son anxiété quant à l'avenir de l'Algérie. Toutefois comme d'autres écrivains pieds noirs à l'instar de Vircondelet, Camus avait tendance à penser que la terre algérienne appartenait aux Français qui s'y étaient installés il y a de longues années, et qui y avaient gagné leur vie en la cultivant ou en travaillant dans les villes. Camus a condamné sans appel le terrorisme et les attentats du FLN. De la même façon que Germaine Tillion qui n'avait pas hésité à qualifier d'assassin le chef du FLN d'Alger quand elle était à sa merci dans la Casbah. Camus a dit « *j'ai aimé avec passion cette terre où je suis né.* »²⁹ Mais il n'était pas le seul, dans cette guerre cruelle, à aimer son pays.

NOTES et BIBLIOGRAPHIE

- 1 Alain Vircondelet, *Alger l'amour*, Presses de la Renaissance, Paris, 1982, p. 26
- 2 Boualem Sansal, *Rue Darwin*, Gallimard (coll. Folio), Paris, 2011, p. 50-51
- 3 Albert Camus, *Le Premier homme*, Gallimard (coll. Folio), Paris, 1994, p. 203
- 4 Ibid., p. 208
- 5 Vircondelet, opus cité, p. 23
- 6 Rachid Boudjedra, *Le vainqueur de coupe*, Denoël, Paris, 1981, cité par Vircondelet, opus cité, p. 202
- 7 Camus, opus cité, p. 210
- 8 Ibid., p. 215
- 9 Ibid., p. 197
- 10 « 1954-1962 Germaine Tillion dans la guerre en Algérie » disponible sur le site : <https://www.germainetillion.fr/dans-l-algerie-en-guerre>, consulté le 23 décembre 2020
- 11 Ibid.
- 12 Samia Henni, « Les déplacements de population » disponible sur le site: https://www.lepoint.fr/culture/algerie-samia-henni-ces-deplacements-de-population-etaient-de-la-pure-violence-13-07-2018-2235864_3.php, consulté le 24 décembre 2020
- 13 Camus, *Le premier homme*, Gallimard (Coll. Folio), Paris, 1994, p. 29
- 14 Camus, *Conférences et discours 1936-1958*, Gallimard (coll. Folio), Paris, 2006, p.333
- 15 Camus, *Le Premier homme*, Gallimard (Coll. Folio), Paris, 1994, p. 68
- 16 Ibid., p. 86
- 17 Ibid, p. 88
- 18 Dominique Birman, « Albert Camus a exposé aux étudiants suédois son attitude devant le problème algérien », *Le Monde*, 14 décembre 1957, disponible sur le site : https://www.lemonde.fr/archives/article/1957/12/14/albert-camus-a-expose-aux-etudiants-suedois-son-attitude-devant-le-probleme-algerien_2337114_1819218, consulté le 30 décembre 2020
- 19 Camus, *Conférences et discours 1936-1958*, Gallimard (Coll. Folio), Paris, 2006, p. 287
- 20 Ibid., p. 296
- 21 Jean Daniel, « La leçon de lucidité de Germaine Tillion » disponible sur le site <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20150525.OBS9517/la-lecon-de-lucidite-de-germaine-tillion.html>, consulté le 26 décembre 2020
- 22 Guy Pervillé, « De Gaulle et le problème algérien en 1958 » in *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 2008, n. 358-359, p. 16, disponible sur : https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2008_num_95_358_4314 consulté le 27 décembre 2020
- 23 Camus, *Le Premier homme*, Gallimard (Coll. Folio), Paris, 1994, p. 198
- 24 Ibid., p. 199
- 25 Camus, « la bonne conscience », *L'Express* du 21 octobre 1955, disponible sur le site : <http://lesruedemontpellier.fr/imagine/bastille/camus.htm>, consulté le 31 décembre 2020
- 26 Jeanyves Guérin, « La France de Camus » in *La France des écrivains*, 2017, disponible sur le site: <https://books.openedition.org/psn/537>, consulté le 28 décembre 2020
- 27 Camus, *Conférences et discours 1936-1958*, Gallimard (Coll. Folio), Paris, 2006, p. 293
- 28 Charles-Robert Ageron, “Les Accords d’Evian (1962)”, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n. 35, p. 14, disponible sur le site: https://www.jstor.org/stable/3769718?seq=1#metadata_info_tab_contents, consulté le 26 décembre 2020
- 29 Camus, *Conférences et discours 1936-1958*, Gallimard (Coll. Folio), Paris, 2006, p. 296